

Level Five de Chris Marker (1996)

Remarque : cette transcription est destinée à aider à la compréhension et l'étude de l'œuvre de Chris Marker. Elle ne peut être éditée sans le consentement de l'auteur du film. De plus, elle comporte un certain nombre de fautes de grammaire ou d'orthographe, mais aussi d'identification de lieux ou de personnes, que le lecteur aura soin de corriger par lui-même.

[Voix off et voix de personnages à l'écran (réels ou fictionnels) se mêlent]

Catherine Belkhodja (CB) : Est-ce que tout ça peut-être autre chose que les jouets d'un dieu fou qui nous a créés pour les lui construire ? Imaginez un homme de Néanderthal qui a la vision de cette chose là dans sa tête, un flash de ville la nuit, avec ses mouvements et ses lumières. Il ne sait rien de ce qui compose cette chose là. Il a juste eu une vision poétique, pleine de mouvements et de lumière. Il a vu une mer de lumière. Il ne sait pas faire le tri entre toutes les images qui se posent à l'intérieur de sa tête, comme des oiseaux, aussi rapides et irrattrapables que des oiseaux. Pensées, souvenirs, visions, pour lui, tout revient au même. Une espèce d'hallucination qui lui fait peur. C'est une vision du même ordre qu'a eu William Gibson en écrivant *New Romancer* et en inventant le *cyber-space*. Il a vu une espèce de mer des Sargasses, pleine d'algues binaires. Et sur cette image, les Néanderthaliens que nous sommes ont commencé à greffer leurs propres visions, leurs pensées, leurs souvenirs, des misérables bribes d'information. Mais aucun de nous ne sait ce qu'est une ville.

[CB apparaît à l'écran, dans le studio]

Voilà le genre de chose que tu écrivais. Tu les écrivais tard dans la nuit, sur l'ordinateur, avant de l'éteindre. Et moi, je les trouvais le matin, en l'allumant. Tu avais avancé dans le programme de ton jeu et moi, j'avancais dans l'écriture de mon livre. Tu disais que tu étais l'ordinateur du soir, tamanoir, et moi, l'ordinateur du matin, lapin. Tu disais qu'on était les deux huit, huit heures pour toi tout seul, huit heures pour moi toute seule. Il restait huit heures pour nous deux.

[générique]

LEVEL FIVE

Voix synthétique : portrait du jeu : reconstituer la bataille d'Okinawa

[titre : 1^{er} avril 1945]

Identifiez-vous... Okinawa (3x)

[Archives informations radiophoniques, puis, images du jeu vidéo et sons associés, entrecoupées avec le visage de CB]

[titres : last battle of World War II / mass suicide / prelude to the bomb / kamikaze / korean women]

Request: US Command : General Simon Bolivar Buckner

Request: Japanese Command: General Mitsuru Ushijima

Nagisa Oshima [interview, sous-titres en français] : A vrai dire, Okinawa a été SACRIFIÉE.

CB : Pourquoi y a-t-il chez les objets une volonté de moquerie permanente, obstinée ? Si on pouvait la transformer en énergie, le monde aurait plus besoin de pétrole. Et pourquoi faut-il que le jour où j'invite des amis à goûter ma tarte Tatin, ma spécialité, mon triomphe, ce jour là, toutes les petites cuillères se dématérialisent, et au moment du café, on ne peut tourner le sucre qu'avec des fourchettes ? La honte. Et pourquoi faut-il qu'un singe, toutes les nuits, vienne me faucher une chaussette, rien qu'une, uniquement pour le plaisir de me voir la chercher frénétiquement le matin, de devoir partir avec deux chaussettes dépareillées ? La honte encore. Et je te parle pas de l'ordinateur ! Les bombes à tout bout de champ,

l'application inconnue a quitté inopinément le système car une erreur de type 14 est intervenue. Pas une erreur de type 13, ce serait plus joli. Toujours une erreur de type 14. Est-ce que le général Ushijima se faisait ce genre de réflexions quand il voyait le sort de la bataille lui filer entre les doigts ? Est-ce qu'il voyait la guerre de manière aussi obstinée, aussi têtue qu'un objet ? Tant d'études de stratégie, tant de dévotion à l'Empereur, et la malignité des choses lui voler une armée aussi simplement qu'un singe vous vole une chaussette. Je crois que le jeu consistera à rectifier cette malignité du destin. La neuvième division est retenue à Formose. Je crée un sous programme « Formose ». J'appelle la neuvième division à intervenir. Penses-tu ! *Access denied*. Et si j'insiste, le sous programme s'efface. Et si j'insiste encore, le système plante. Tout commence bizarrement. Déjà débarquer un 1^{er} avril, cela fait pas très sérieux. C'est un dimanche, comme à Pearl Harbour. Les Américains sont préparés à une bagarre sanglante comme dans les autres îles. Ils arrivent sur la plage. Pas de réaction. Pas de comité de réception. Quand ils arrivent aux fortifications japonaises, elles sont abandonnées, mais intactes. Les bombardements ne leur ont rien fait. Evidemment, ils se posent la question : « Pourquoi sont-ils partis ? » Et de son côté, Ushijima qui observe tout ça des hauteurs de **Shuri**, attends l'arrivée des avions qui vont clouer sur ses plages les stupides Américains pris au piège. Pas un avion. Des deux côtés, rien ne se passe comme ça devrait se passer. Je veux remettre un petit peu d'ordre dans tout ça, réinstaller l'infanterie japonaise à l'abri dans ses casemates, faire donner l'aviation. C'est plus simple de déplacer des graphiques sur une carte que de faire décoller des vrais avions. Mais non ! *Request denied*. Et je me retrouve comme une idiote avec mes lignes de code qui veulent pas rentrer, mes messages de refus, mes erreurs de type 14. Pff ! Et moi qui te prends à témoin.

Un jour, je donnerai tout ce matériel là, en vrac, à Chris pour qu'il essaie d'en tirer quelque chose, un jeu qui veut pas fonctionner une fois qui tourne en rond. On verra bien ce qu'il peut en tirer lui, l'as du montage.

Chris Marker (CM) : C'est là que je suis entré dans l'histoire. J'étais à un moment de ma vie où les images des autres m'intéressaient plus que les miennes. J'ai pris l'injonction de Laura comme un défi amusant. J'ai commencé par aller en voyage à Tokyo. J'aimais cette ville autant qu'eux, mais le thème du jeu me proposait une clé que je n'avais pas utilisé jusque là, celle de la guerre. J'étais devenu tellement Japonais que je participais de l'amnésie générale, comme si cette guerre n'avait jamais eu lieu.

Kenji Tokitsu (KT) [interview] : J'ai l'impression que les Japonais ont énormément changé et j'ai l'impression qu'ils ont voulu enterrer tout ce qui c'est passé [durant la] Deuxième guerre mondiale. Chez les Japonais, il y a une grande part de conscience à laquelle on évite à affronter ce problème. Pour moi, c'est une tragédie qui me touche profondément, ma vie de tout jour. En même temps, dedans il y a une profondeur, une forme d'existence si intensif et dense que, à l'heure actuelle, nous n'avons quasiment aucune possibilité de toucher cette sorte de densité. Il y avait une sorte de folie, aussi, effectivement, de [la] Deuxième guerre mondiale. Ce n'est pas la nostalgie. Je n'ai pas, effectivement, envie de vivre cette époque actuellement, mais si on a vécu, certainement, il y a des choses que nous ne pouvons pas trouver aujourd'hui et même quelque chose de très valorisante qui pouvait exister. Ceci n'exclut pas du tout cet ensemble de monstruosité qui a été commis par l'armée japonaise. Mais être obligé de se choisir, de se battre, en se battant dans cette situation extrême, c'est se faire face avec quelque chose qui vous fait réorganiser toute la perception de la vie en face de quelque chose de véritablement important.

CB : J'ai envie de me moquer de l'ordinateur. Comment faisait (sic). De lui faire des farces, lui poser des questions qui lui mettent les neurones à l'envers. En logo par exemple. Un mot à

la place d'un verbe. « Chien ». Et l'ordinateur est tout bête. Il ne sait plus quoi répondre et il avoue : « je ne sais pas comment chien ». Ou « sardine ». Il ne sait pas comment sardine. Ou « chou-fleur ». « Je ne sais pas comment chou-fleur ». Très humiliant pour un ordinateur de ne pas savoir comment chou-fleur. « Tortue ». Il ne sait pas comment tortue. « Rhododendron », « pelle à tarte », « Tour Eiffel »... « Soulier ». « Je ne sais pas comment soulier ». Je me souviens d'un soulier qui avait été oublié, une nuit. Il était là, tout seul, abandonné au milieu d'un passage clouté. Personne ne l'avait ramassé. Aucune voiture ne l'avait écrasé. Une autre nuit, il était toujours là. A croire que le personnel de la voirie de Paris trouvait ça superflu ou inintéressant de ramasser un soulier oublié. Peut-être qu'une inconnue venait tous les soirs abandonner son soulier au milieu du passage clouté.

Voix off informatique [reprise en version anglaise] : Bienvenue sur OWL ! Optional World Link. Ce terminal vous permet l'accès à tous les réseaux disponibles : radio, télévision, informatique, existant et non existant, présent et à venir. La pantoufle dorée a remplacé le bas de laine. L'or et le dollar ont fait leur temps. Ici, sous vos doigts, sentez battre le cœur du futur ! L'étalon savoir.

CM : Ah ! le réseau. C'était la contribution de Vladimir Yefimovic Ljaojeski [?], le génie de la bande. Le réseau des réseaux qui permettait de se brancher gratuitement sur n'importe quelle banque de données de la planète. Au temps préhistorique des Minitels, on utilisait des pseudos. Ici, on pouvait emprunter des masques virtuels. Laura passait beaucoup de temps sur les réseaux, à la recherche de témoins et d'informateurs sur Okinawa, bien sûr, mais comme sur tous les réseaux, on y faisait toutes sortes de rencontres. Il paraît même que les initiés arrivaient à se connecter sur le système nerveux de leur correspondant. Enfin, c'est ce qu'on disait.

LOG IN / OCT 13

CB : Hier, j'ai eu une drôle de conversation sur OWL. Un type : « Bonsoir ! Michel. J'ai pris un truc pour m'endormir. Je ne me réveillerais pas. Tu peux pas savoir quelle tranquillité. Mais avant de mourir, je voulais faire un cadeau, le genre de cadeau que les contemporains apprécient : un dernier coup de fil avant de disparaître. Je suis quelqu'un de connu tu sais, de très connu. Demain, il y aura mon nom partout, dans tous les journaux. Et il y aura le tien aussi si tu dis que tu es la dernière personne à qui j'ai parlé avant de disparaître. Voilà ! Je te fais ce cadeau. Ce sont les derniers mots de... Tu verras demain dans les journaux. Je frime pas, tu sais. » Et moi, je lui ai dit : « Je crois que tu frimes parce que la mort je la connais, je la connais très bien, je la connais même par cœur. Et même si tu me disais que tu étais mort, je pourrais parler avec toi, parce que l'homme que j'aimais est mort et je lui parle tous les soirs. Bonsoir Michel ! » Bien sûr, dans le journal, le lendemain, il n'y avait rien. D'abord, je me suis dit que... qu'il avait frimé, que c'était un inconnu et tout de même, il me reste une zone noire quand j'y pense. Rien dans les journaux. Mais si c'était pas avec la mort qu'il avait frimé, si c'était juste avec la célébrité, s'il avait juste triché pour dire « je suis quelqu'un de célèbre », et s'il avait juste voulu me faire croire avant de mourir qu'il était quelqu'un d'autre et que je lui ai refusé ce plaisir là, le dernier avant de mourir... Et je me suis dit aussi que c'était la première fois que je parlais de toi à un inconnu.

CM : Il était mort peu de temps après le retour d'Okinawa dans des circonstances jamais vraiment définies. Pour les amateurs de prémonitoire, ces dernières images étaient celles du cimetière des étrangers à Nara. Il disait qu'il s'y voyait bien entre les tombes délabrées des combattants de toutes les guerres inutiles et celle du commodore Perry. Quatre-vingt deux ans

avant MacArthur, le commodore s'invitait un peu cavalièrement dans ce château de Chouly que les canons de la Deuxième Guerre mondiale allaient réduire en miettes et le Japon basculer dans les temps modernes. A croire que tous les siècles, ce pays à besoin d'un militaire américain pour entrer dans une nouvelle époque. C'est devant la tombe de Perra qu'il lui avait expliqué la phrase d'Oshima sur Okinawa sacrifiée : le *suteishi*, un terme du jeu de go, une pièce que l'on abandonne délibérément pour sauver le reste de la partie.

KT [interview] : On coupe, on coupe la racine de la vie. Donc, quand on est coupé de la racine de la vie, on est mort. Donc, dans ce sens que dans n'importe quelle stratégie, technique, cherche à la fois la sauvegarde de soi et sacrifier notre propre atout. Donc si on parle d'Okinawa, c'est effectivement, par rapport à l'île centrale du Japon, cette sorte de sacrifice qui a été fait.

Shigeaki Kinjo (SK) [interview, sous-titres en français] : Okinawa, pour l'armée japonaise, c'était perdu d'avance. C'était, dès le début, une défaite certaine, un combat de vaincus. Dans ce contexte de débâcle annoncée, ce fut une opération de sursis préparant pour l'après-guerre, le maintien du système impérial, une tactique de « pièce sacrifiée ». Une autre caractéristique, ce fut l'absence totale de protection des habitants par l'armée japonaise. Voilà pourquoi le nombre des victimes civiles a considérablement dépassé le nombre des victimes militaires. Voilà la réalité de cette bataille.

NO [interview, sous-titres en français] : Le champ de bataille fut abominable. A vrai dire, il ne reste plus rien, plus un seul vestige culturel. TOUT a été dévasté. J'aime tant la culture ancienne qu'à chaque voyage là-bas, je suis totalement désespéré.

KT : Dans un sens, les habitants d'Okinawa qui ont un profond ressentiment, encore, à l'heure actuelle, en même temps, un profond sentiment d'injustice de ce qui s'est passé, je pense que la guerre n'est pas finie encore.

CB : Il m'arrive encore de glisser dans la conversation les niveaux qu'on avait l'habitude d'attribuer aux gens quand ils nous parlaient. Quand il y en avait un qui se présentait en disant « je suis catholique », « communiste » ou « anarchiste », enfin, une bigoterie quelconque, on laissait tomber. *Level 1*. Ça nous faisait rire. Quand ils avaient un peu plus d'humour ou d'esprit critique, on disait *Level 2*. Mais jamais plus haut. Le jeu était devenu tellement la règle qu'on ne pouvait pas s'empêcher d'attribuer des niveaux pour tout, toutes les choses de la vie. D'un rien, j'ai amené Nathanael niveau 5. Et je me souviens qu'un jour je t'ai dit : « Faut-il être mort pour atteindre *Level 5* ? »

CM : Elle avait aimé Okinawa. Elle l'avait aimé quand on fête la glace en été, elle avait aimé Nara, ville apparemment sans mystère, mais peuplée de fantômes. Et ils aimaient les fantômes. Elle avait aimé les figuiers de la jungle dans les maisons, les cris d'oiseaux aux carrefours qui se transformaient en mélodies pour faire traverser les aveugles. C'était le Japon, mais un Japon qui n'avait pas perdu la mémoire... Il y avait aussi des chats, car ils aimaient les chiens. Il y avait des tags, des chouettes et du karaté. Et même leur film culte qui d'ailleurs était une histoire de fantôme. L'avoir revu ensemble leur avait été un signe et ils aimaient les signes.

CB : C'est à ce moment là que tu as commencé à m'appeler Laura. On aimait le film. On ne savait pas encore l'histoire de la chanson. J'étais tellement impressionné qu'on puisse être amoureux d'une image et qu'ensuite une vraie dame vienne remplacer l'image. Est-ce qu'on

peut-être aussi belle qu'une image ? Est-ce qu'on peut-être aussi mémorable qu'une chanson ? Je me souviens, ce monsieur David Raksin, on lui avait commandé une chanson qu'il devait écrire en un week-end pour M. Preminger, et on ne fait pas attendre M. Preminger. Il avait reçu une lettre de sa femme qu'il n'arrivait pas à déchiffrer. Pas spécialement qu'il était myope, mais il y avait quelque chose de bizarre à l'intérieur de lui qui faisait qu'il n'arrivait pas à déchiffrer les mots. Et puis il avait l'habitude pour composer de prendre un papier, de le fixer en face du piano pour concentrer son attention, pour que la musique parte du vide et pas d'une idée. Alors il avait pris la lettre qu'il n'arrivait pas à déchiffrer, il l'a posée sur son piano et puis les notes ont commencées à venir, et puis au fur et à mesure que les notes venaient et que les notes s'égrenaient, il a commencé vraiment à déchiffrer les mots, et ces mots disaient que sa femme le quittait.

Et moi aussi quand je déchiffre ton programme, je ne comprends pas tout. Ça me paraît compliqué. J'ai peur de me tromper. J'ai peur de découvrir des choses cachées. J'ai peur que quelque chose naisse de là que je ne vois pas encore. Comme quand on est dans la tempête et qu'il y a la brume, et que d'un seul coup le soleil illumine tout et que la vérité est là, j'ai peur de... j'ai peur de découvrir quelque chose qui peut naître là, comme ça, que je ne vois pas encore, et qui d'un seul coup serait aussi fort qu'une chanson, qui d'un seul coup ne nous appartient plus, qui appartiendrait aux autres, comme la chanson de *Laura* nous appartient, maintenant.

[CB chante la chanson de *Laura*, l'édition originale des paroles en mains]

Est-ce que tu entends mes pas ?

CM : Cette année là, un grand magasin avait fait venir des danseuses de Kyoto, là-bas, dans la grande île, le vrai Japon, là où, dès 1944, le commandement avait décidé d'envoyer des milliers d'enfants pour les mettre en sûreté. On n'avait pas demandé l'avis de leurs parents. Depuis quatre siècles, personne ne demandait jamais leur avis aux habitants d'Okinawa. Les enfants avaient été mis sur un bateau. Le bateau avait été coulé. Plus de 1'000 morts. Avant même que la bataille ait commencé, Okinawa avait déjà ses morts, mais sans le savoir. Les survivants avaient reçu l'ordre d'envoyer des cartes postales pour dire que tout s'était bien passé, que tout le monde était bien arrivé. Dix ans plus tard, Oshima filmerait les parents qui s'étaient réunis à l'endroit du naufrage, pour consoler les âmes, telle est l'expression japonaise, de leurs enfants noyés.

[extrait du film d'Oshima]

LOG IN / NOV 18

CB : Vu du ciel, l'île principale d'Okinawa ressemble à une bête. Pas un grand crocodile vert, comme Cuba, mais plutôt une bête tapie, prête à bondir et à se déployer, sans qu'on sache exactement sous quelle forme elle va se déployer – un lézard, un dragon, comme si toute la férocité de l'Histoire avait été ramassée là, dans l'île, peuplée de gens si peu féroces qu'on imagine l'Histoire furieuse et dépitée d'avoir à faire à eux., furieuse comme Jules César si on l'avait muté à Bora-Bora ou Napoléon au pôle sud, déjà qu'il s'amusait pas trop à Sainte-Hélène. C'est quand même drôle que la première mention du nom d'Okinawa dans l'Histoire, on la lui doive. Quand il reçoit la visite d'un capitaine anglais qui avait bourlingué dans les mers du Pacifique et qui lui parlait d'une petite île bizarre où les gens n'avaient pas d'armes. « Pas de canons ? » demande l'Empereur un peu dégoûté. Pas de canons, pas de pistolets, pas de mousquets, pas d'armes quoi. « Mais, avec quoi font-ils la guerre ? » « Ils ne font pas la guerre, ça ne les intéresse pas ! » Et Napoléon, outré, a conclu que les gens qui n'aimaient pas la guerre étaient des gens très méprisables [*Mémoires d'Outre-Tombe de Châteaubriand (Pléiades, vol. I)*]. C'est sans doute ce que pensait l'île, le grand dragon tapi dans l'île, prêt à bondir comme un chat, comme un tigre. Il attendait son heure. Il rageait en entendant les voyageurs,

les voyageurs de tous les temps qui parlaient de la gentillesse des gens d'Okinawa. La gentillesse, est-ce qu'on écrit l'Histoire avec de la gentillesse ? Est-ce qu'on honore la gentillesse quand on est un dragon ? Ah ! les gens d'Okinawa n'aimaient pas la violence. Ils allaient être servis. Une petite île, pacifique, en dehors du monde, en dehors de l'Histoire, allait être choisi pour devenir le lieu de la bataille la plus sanglante de tous les temps. Une femme heureuse et qui aimait la vie allait être choisie pour rencontrer la mort. Je peux me reconnaître dans cette petite île, parce que ma souffrance la plus unique, la plus intime est aussi la plus banale, la plus facile à baptiser, alors autant lui donner un nom qui sonne comme une chanson, comme un film : *Okinawa mon amour*.

Une jeune femme [visite guidée – sous-titres en français] : Le 31 mars 1945, les îles de Kerama sont envahies et la ville de Naha est bombardée. Le 1^{er} avril, les troupes US lancent une manœuvre de diversion... Q.G. souterrain de l'Amirauté...

Un des visiteurs [sous-titres en français] : C'est là qu'on s'est baignés hier !

Une autre guide [visite guidée – sous-titres en français] : Vous avez ici les îles Kerama. Comme vous l'avez lu dans la presse, elles sont connues pour être les îles des Suicides collectifs.

KB : Je lis des pages et des pages et encore des pages de témoignages sur Okinawa et j'ai envie de pleurer. Le seul endroit du monde, avec les camps, où les gens continuaient à mourir après la bataille. Ces habitants des îles, qui n'étaient même pas Japonais, voilà qui se retrouveraient Japonais pour mourir. On ne tombe pas vivant aux mains de l'ennemi, c'est la honte.

SK : L'armée nous avait dit qu'en cas de danger, c'est-à-dire si nous tombions sur l'ennemi, nous avions deux grenades. La première était pour l'ennemi et la seconde pour nous suicider. Telles étaient les consignes.

CM : Deux mois plus tard, une des images les plus célèbres de la bataille montrera une petite fille sortie d'une grotte avec un drapeau blanc à la tête d'un cortège de civils et de soldats en loques. La mémoire d'Okinawa allait garder cette vision symbolique. Une enfant qui avait survécue aux consignes suicidaires de l'armée étaient mise en avant pour protéger les restes de cette armée.

Une femme [visite guidée - sous-titrage en français] Tu vois ! Tu vas passer à la TV américaine.

CB : Alors comme ils étaient convaincus que la guerre c'était ça, que tout le monde faisait la même chose à tout le monde et aussi parce qu'ils voulaient se montrer digne de la race supérieure et du modèle de l'humanité, et aussi parce qu'ils étaient gentils, et aussi parce qu'ils étaient serviables, et aussi parce qu'ils voulaient faire ce qu'on attendait d'eux, et aussi parce qu'ils voulaient faire mentir Napoléon, ils se sont tués par milliers, par familles, avec une grenade où l'armée avait donné des grenades, avec un bâton quand ils n'avaient pas de grenade ou alors, en se jetant dans le vide comme avant eux les femmes de Saipan. J'avais déjà vu ces images. Au ralenti, on voit mieux cette femme qui se retourne, qui voit la caméra. Est-ce qu'on est sûr qu'elle aurait sauté si au dernier moment elle n'avait pas compris qu'elle était vue ? J'ai pensé à ce type de Paris-1900 qui essayait un invraisemblable saut avec un espèce de parachute de Batman au premier étage de la Tour Eiffel. Et on voit tellement, tellement, enfin moi je le vois, que au dernier moment, il comprend que son truc ne tient pas, qu'il va se tuer, mais la caméra elle est là, il ne veut pas se dégonfler, alors il saute et il se tue. La femme de Saipan a vu la caméra. Elle a compris que ces démons étrangers non seulement

la traquaient mais qu'ils étaient capables de montrer à tout le monde qu'elle n'avait pas eu le courage de sauter. Elle a sauté. Et celui qui tenait la caméra et qui la visait comme un chasseur à travers une lunette de visée, l'a abattue comme un chasseur.

Il y a un tout petit livre qu'il s'appelle *La tragédie d'Okinawa* [Sketches from the last Battle of WW II, by William T. Randall]. Il est curieusement imprimé avec des lettres détachées comme dans les livres dans lesquels on apprend à lire. Il est extrêmement mince et les lignes sont séparées par des blancs. C'est d'ailleurs ce qu'on y fait, on apprend à lire et on y apprend aussi qu'on ne peut pas lire, qu'il n'y a pas de livres pour faire comprendre comment un enfant de 16 ans tue sa mère parce qu'une caméra invisible le guette et qu'il ne peut pas lui désobéir. Il s'appelait Kinjo cet enfant. Il vivait aux îles Tokashiki, celles où tu allais quelques fois observer les baleines. Qu'est-ce qu'il pourrait nous dire aujourd'hui, le petit Kinjo ? Et qu'est-ce que nous pourrions lui dire ?

Tu sais quoi ? Quand j'ai commencé à suffoquer, à littéralement suffoquer au milieu de toutes ces horreurs où tout le monde persécute tout le monde, j'ai mis un flag dans le programme et quand on passera par là, une citation sortira. Tant pis pour ceux qui ne verront pas le rapport. Tu la connais d'ailleurs, c'est celle que j'avais mis dans le petit Keepsake où je garais quelques phrases en réserve pour les mauvais jours. Prévoyante ! C'est la grande admonestation de rabbi Huna et je suis pas tellement sûr que beaucoup de gens peuvent la comprendre, celle qui dit : « Dieu est toujours du côté de qui est persécuté. On peut trouver un cas où un juste persécute un juste et Dieu est du côté du persécuté. Quand un méchant persécute un juste, Dieu est du côté du persécuté. Quand un méchant persécute un méchant, Dieu est du côté du persécuté. Et même quand un juste persécute un méchant, Dieu est à côté de celui qui est persécuté. » [n.d.l.t. : Rabbi Huna parlant au nom de Rabbi Joseph dans un commentaire rabbinique ancien, le Middrach Rabba sur le Lévitique, 27, 5]

[combat de taureau à Okinawa, repris dans l'installation *Zapping Zone*]

Ces combats de taureaux comme à Mycènes. En Espagne, quand il y a combat, c'est pour défier la mort. Il faut regarder le soleil en face, regarder la mort en face, comme dans cet hymne franquiste, *Cara al sol* [n.d.l.t. : Wikipedia pour le texte]. A Okinawa, c'est tout le contraire. On se dit qu'avant la mort, il y a du temps pour jouer, pas pour tuer.

Propriétaires de taureau de combat [sous-titres en français]

- C'est une brave bête !
- Mais elle est pas en forme.
- Elle peut faire mieux que ça ?
- Elle est courageuse.
- C'est pas de chance !
- C'est une brave bête !

LOG IN / NOV 22

CB : Si un jour un ethnologue du futur voit ces images, il en tirera des conclusions sur les rites funéraires de ces étranges peuplades de la fin du XX^e siècle, et je me ferai un plaisir de lui donner des détails. « Oui, c'était une pratique courante chez ces peuplades de s'adresser à un esprit familier et protecteur qu'on appelait *computer* dans certaines tribus et *ordinateur* dans d'autres. On lui demandait son avis sur tout. On lui confiait sa mémoire. En fait, on avait plus de mémoire. Il était votre mémoire. Ça s'accompagnait de tout un rituel. » Il ne sait pas ce qu'il perd l'ethnologue du futur à ne pas me suivre le matin entre le moment où j'allume l'ordinateur et celui où je reviens travailler sur lui. Mais il pourra peut-être envoyer une caméra de surveillance dans le futur et alors il me verra petit-déjeuner avec deux bols, suspendre deux serviettes de bain, installer soigneusement deux brosses à dents dans un verre. Pardonne-moi, cher ethnologue, tout ça n'est pas vraiment à ton attention, plutôt à celle de

Gloria quand elle viendra faire le ménage et aussi des copains de passage. Ça les rassure. Ils pensent « Laura a quelqu'un dans sa vie. Elle fait sa mystérieuse, mais moi je sais et je sais voir les signes, et j'ai repéré. » S'ils se doutaient seulement de mes rendez-vous avec toi, ils seraient affolés. Dans *La fille aux yeux d'or* [n.d.l.t. : **Troisième volet de l'Histoire des Treize de Balzac, dont Marsay est le protagoniste**], Marsay parle des femmes écrans, celles avec qui on se montre pour que la vraie reste cachée. Moi, j'ai inventé un homme écran avec mes bols et mes serviettes et mes brosses à dents, mais c'est lui qui est caché, et toi, tu es invisible. Dans le genre « ménage à trois », on fait pas mieux. Allez ! Au travail !

Voix off informatique : L'étalon savoir. Quand on voyait le genre de savoir qui circulait sur le Net, on pouvait sourire, mais c'était quand même ça leur jeu à eux : faire circuler l'information de plus en plus loin, de plus en plus vite. En d'autres temps, pour lester la puissance de l'abonné, on avait cherché une matière dense, lourde et rare, qui pourrait en être le gage au fond des coffres, et on avait trouver l'or. Maintenant, l'argent était devenu invisible et volatile, et pour gager la nouvelle puissance, on avait chercher une matière invisible et volatile, et on avait trouver le savoir. C'étaient des atomes de savoir qui traversaient nos écrans ; c'étaient des trous noirs de savoir où s'engouffraient les rêves de puissance de ce siècle qui n'en finissait pas. Quelques fois l'écran se déchirait en grandes formes noires qui nous rappelaient d'autres formes : celles où le siècle avait d'avance fait le brouillon de son suicide, en écrivant dans notre mémoire des images de villes en ruine. C'étaient les ruines de Corbetrier [?], de Berlin, de Dresde et de Stalingrad, c'étaient les ruines d'Okinawa.

CB : Hier soir, comme économiseur d'écran, j'ai mis le puzzle. Approprié ! J'ai l'impression que tu m'as laissé dans un puzzle gigantesque, avec l'idée un peu décourageante qu'au bout il n'y a peut-être pas d'image. Ce serait d'ailleurs assez moderne l'idée du puzzle qui ne renvoie qu'à lui-même. Nos grands-mères s'offraient des puzzles pour reconstituer la *Joconde* ou la *Ronde de nuit*... J'imagine le parfait cadeau pour la fin du siècle où le tableau reconstitué serait un Yves Klein.

Les jeux de stratégie, c'est fait pour regagner les batailles perdues, non ? T'imaginai vraiment un joueur capable de passer des nuits entières à voir l'histoire se répéter et à se persuader que son histoire à lui aussi n'avait qu'une seule façon d'être jouée ? J'ai essayé l'autre jour le jeu de Marienbad. Au bout de quelques coups, l'ordinateur m'a laissé un message : « j'ai déjà gagné, mais on peut continuer à jouer si ça vous amuse [à l'écran : I won, but we may go on]. La mort pourrait dire ça.

CM : Tout le sud d'Okinawa est une termitière, avec des milliers de grottes et de galeries souterraines que le haut commandement a organisées et fortifiées. La première ligne de défense est celle de Shuri où Ushijima a établi son état-major. A son côté, le général Cho, un ultra-nationaliste, un des artisans du coup de Mandchourie et de la guerre sino-japonaise qui ouvre le bal de la Deuxième Guerre mondiale. Auprès d'eux, le colonel Yahara, aussi analyste que Cho est flamboyant, mais qui lui aussi applique les consignes. A lire les archives, on voit que tous les trois à cette époque savent à quoi s'en tenir. Leur mission est une mission suicide. La bataille n'a aucune chance d'être gagnée. Ce qui n'empêche ni les communiqués éloquentes ni les tracts annonçant la victoire certaine, ni les punitions féroces contre qui émet le moindre doute. En avril et en mai, Cho lance des contre-attaques apparemment folles. Mais puisque la bataille est perdue, l'important n'est-il pas de manifester l'esprit samourai ? Les soldats japonais qui font l'exercice à la baïlionette sur des prisonniers vivants, ceux qui dans les grottes assiégées étouffent des bébés pour que leur cris n'attirent pas l'attention de l'ennemi, ça sonne moins le samourai. Mais tous ceux qui se suicident dans les souterrains de l'amirauté, ceux-là sont dans la pure tradition. Mais les lignes Maginot ne tiennent jamais,

c'est connu. Au dehors, l'offensive américaine progresse. Une autre photo célèbre de la campagne est celle du lion de Tomori entouré d'un groupe de combattants. Je me suis toujours demandé ce qu'avait pensé le premier GI à s'être trouvé face à face avec ce bestiau. Le lion monte toujours la garde sur le village qu'il avait pour mission de protéger. Les gens de passage ne manquent pas de déposer dans sa gueule quelques pièces de monnaie, gage de bonheur. Ils en jettent aussi dans les souterrains. Dans l'une de ces casemates, Yahara a écrit dans son journal qu'avant la retraite vers le sud qui va aboutir au désastre final, il a pris le temps, après avoir brûlé tous ses documents, de remettre les meubles en ordre pour laisser une bonne impression.

CB : J'ai trouvé dans tes listings le nom de Kinjo. Il me tarabustait celui-là... le gosse qui avait tué toute sa famille pour obéir à un ordre, même pas énoncer, graver dans sa cervelle d'enfant : « Ne pas tomber vivant entre les mains de l'ennemi ! ». Les deux syllabes de son nom résumaient toute l'histoire, et j'ai été déçu. Le Kinjo en question apparaît dans les mémoires de Yahara. C'est un de ces innombrables jeunes garçons d'Okinawa qu'on a mobilisés sous l'engageante devise « Par le sang et par le fer ». Ils n'ont même pas le privilège des soldats. Ils sont là. Ils cherchent à se rendre utile. Ils obéissent aux ordres. Yahara le décrit allant chercher la nuit des cannes à sucre, sous la mitraille, pour subsister et revenir ensuite en courant pour se cacher sous son lit comme un petit chien. Et Yahara pense à son propre fils. Et là, il commence à avoir des doutes sur cette guerre. Mais l'autre Kinjo, est-ce que je pourrai le comprendre un jour ? Tout ce que je sais, c'est que ça s'est passé aux îles Karama, là où nous étions ensemble, par une de ces journées glorieuses. On ne peut même pas imaginer qu'elles ont servi de cadre à un massacre. La vue sur l'archipel entier. Les îles fractales posées sur un bleu Klein, disais-tu, toujours simple. Et le temple de Kannon, la déesse de la miséricorde. Sa statue derrière une vitre qui la plaçait juste à l'endroit où elle devait être, à sa vraie place, au Ciel. Il y avait aussi une tisseuse, une de ces tisseuses magiciennes d'Okinawa. Inévitable de convoquer là toutes nos mythologies. Elles se nouaient comme ces brins de fils. Les Parques, les Nornes. Toutes les figures que les hommes avaient inventées pour dire que la vie est comme un fil qui se déroule et qui casse. Est-ce qu'elle continue à filer la vie de Kinjo ? Et qu'est-ce qu'il penserait Kinjo devant les îles Fractales et le bleu Klein, et devant la déesse de la miséricorde ?

CM : Après plusieurs visites à Heiwa Dori, le marché couvert de Naha, on remarque quelque chose de particulier : il est tenu uniquement par des femmes. Elles ont toutes un rapport avec la guerre. Ce sont des veuves ou des orphelines, et quelquefois des survivantes. La plupart des petites filles de cette génération ont connu la mobilisation, la propagande, la conviction qu'elles aussi devaient prendre leur part de la bataille. Les infirmières de Himeyuri Nôto en sont devenues le symbole. C'est le pèlerinage obligé des touristes à Okinawa. Il commence dans l'autocar par une chanson plutôt guillerette qui était leur chanson favorite... Ensuite les séances de photos... Et ces têtes qui se penchent sur ce qui a l'air d'être un simple trou dans la terre : c'est l'entrée de la grotte d'Himeyuri. A l'époque, troisième unité de chirurgie, au fond de laquelle sont mortes étouffées 46 jeunes filles lors de l'attaque finale, lorsque l'armée décida de dissoudre le corps des infirmières et les abandonna à elles-mêmes, entre les deux fronts, avec l'ordre de ne pas se rendre... Au musée voisin, on a construit un diorama de la grotte, avec son et lumière. A côté, la salle de requiem où sont accrochées les 206 photos des élèves et professeurs de l'école normale d'Himeyuri, et sur les pupitres, des témoignages des survivantes. Comme on pouvait s'y attendre, on a polémique sur le choix de ce lieu symbolique : a-t-on donné une trop grande place à ces filles qui appartenaient à l'élite d'Okinawa au détriment de tant d'autres inconnues ? Comme s'il y avait des privilégiés du martyr ! Une raison de tristesse supplémentaire, ces compétitions de la mémoire : mes morts

sont plus morts que tes morts. Nous avons connu ça nous aussi. Le jeu n'en avait retenu qu'une chose : les visages. C'est d'ailleurs suffisant. Mais pour comprendre ce qui s'est passé là, il faut descendre dans une de ces grottes, avec des cordes et une torche, et puis éteindre la torche, essayer de s'imaginer qu'on est une fille de 15 ans, qu'on est dans l'obscurité entre les cadavres qui se décomposent et les blessés qu'on ampute sans anesthésie, qu'on entend le petit bruit que font les asticots dans la chair encore vivante, et puis d'autres bruits, les cris des agonisants, ceux des affamés qui réclament qu'on fasse cuire les bras et les jambes des amputés. Ouais ! On peut essayer d'imaginer tout ça. Et aussi l'attente de la fin la plus probable, la liquidation au lance-flamme. Un jour les dames du marché de Heiwa Dori seront des marchandes comme les autres. D'ici là, elles veillent sur la mémoire d'Okinawa. Ce sont des gardiennes de tombeau.

LOG IN / NOV 24

CB : J'aimerais tant t'apporter que des bonnes nouvelles, mais c'est vrai que le réseau n'est plus ce qu'il était. Tu disais toujours qu'il y a quelque chose d'irréremédiablement vulgaire dans le succès. Il faut croire qu'OWL est un succès. On y rencontre des gens dont on se demande comment ils ont pu se plugger. Quand un type avec un masque d'Obéron m'a demandé si j'étais sa petite ânesse... j'ai eu une bouffée de nostalgie. Je me suis rappelé le temps où vous n'étiez qu'une bande d'allumés à Washington DC et que vous pensiez que la seule clandestinité possible dans ce monde fliqué, c'était de pénétrer le réseau le plus ouvert, mais avec des mots de passe pour décourager les imbéciles. On ne décourage jamais les imbéciles. Vous étiez quelque part entre Robin des Bois et l'histoire des Treize. Vous faisiez des raids pour aller piquer de l'information comme les autres sortaient de la forêt de Sherwood pour aller au ravitaillement, et vous rentriez dans votre asile impénétrable. Je suis bien forcé dans sortir moi aussi pour aller glaner des bribes de connaissance sur Okinawa, et ça me donne des émotions d'espionne traquée. J'ai peur d'être suivie. Et maintenant, je me demande si je ne suis pas suivi. Sous leurs masques de dragueurs pas drôles, je devine les traits de vrais ennemis, des gens qui veulent en savoir trop ou qui en savent déjà peut-être trop. « Okinawa, ça me rappelle quelque chose. Y avait pas un jeu de stratégie là-dessus ? Écrit par un type un peu bizarre. Rappelez-moi son nom ? » Tu parles que je vais rappeler ton nom ! Maintenant, je ne parle plus directement d'Okinawa. Je biaise. La fin de la guerre du Pacifique. La mort d'Ernie Pyle. Comme si Okinawa était devenu un mot dangereux, un sésame, dont je ne sais pas quelle porte il risque d'ouvrir. Mais comment savait-il ça, pour le jeu ? A qui en avais-tu parlé ? Ce que c'est étouffant, tout d'un coup, toutes ces questions qu'on a jamais posées.

[extraits de images tournés pour le vidéo clip *Getting away with it*]

Je souffre des maux de temps comme on a des maux de tête. C'est là, ça tourne à l'intérieur. On voudrait l'ôter, se mettre à l'extérieur et laisser sa tête avoir mal toute seule, pendant qu'on va se promener. Je voudrais laisser le temps se débrouiller tout seul avec lui-même et moi vivre au présent, parler au chat, sentir le premier soleil de printemps sur ma peau. Mais rien à faire, le temps est là qui me taraude. Je reçois des décharges électriques, des névralgies de temps, images d'une maison silencieuse, d'un jardin sous la neige, d'un jour de pluie, une barrière par dessus laquelle je caresse un cheval. C'est en moi et ce n'est pas à moi la migraine du temps, où le temps n'est plus qu'une douleur fugace et inutile, sans sentiment, sans nostalgie, une piqûre du temps. La piqûre d'un insecte invisible contre lequel on ne peut rien.

[interlude !]

Je viens de passer deux jours à Vezelay. Tout d'un coup, je me suis aperçu que j'avais oublié le détail auquel on peut distinguer le chapiteau d'antique de ceux de Violet-le-Duc, ou est-ce l'inverse ? J'avais la question, mais à la place de la réponse, il y avait un blanc. Est-ce qu'un

ange examinant ma mémoire saurait reconnaître le détail auquel on peut distinguer le souvenir de l'oubli ? Et l'ange me fait penser à cette légende de la tradition juive que tu aimais tant : une seconde avant notre naissance, on sait tout sur tout. Platon disait la même chose. Mais une seconde plus tard, un ange, d'une petite tape, efface cette mémoire pour que l'homme ait l'honneur de tout redécouvrir s'il en est capable. Est-ce qu'un autre ange vient plus tard, quand, vaille que vaille, nous avons constitué notre petit baluchon de mémoire, comme des réfugiés, pour l'effacer par petites tapes successives ? Si j'ai pu oublié le petit détail du chapiteau, si précis encore la dernière fois que j'étais venue, quels détails de toi, encore, vais-je perdre, un par un ? Cette chanson de Gershwin que nous aimions tant, chantée par Sarah Vaughan [CB chante]. La façon dont « tu » ceci, la façon dont « tu » cela, ils ne pourront jamais me le prendre. Mais si ils peuvent, les anges, ils peuvent tout prendre un jour. J'ai là un texte de Florence. C'est dans son recueil de pièces courtes, celles qu'on peut lire dans l'ascenseur.

« Cocoloco ! C'était pendant une petite tournée minable en Amérique du Sud qu'elle acquies Cocoloco, le plus joli des perroquets. De jour en jour, pour exorciser les spectacles médiocres, les théâtres sordides, les hôtels ignobles et périlleux, elle inventait un numéro de duettiste avec Cocoloco que la fatigue, la nostalgie et la fièvre lui faisaient trouver génial, et qui peut-être l'était, après tout ! Elle s'emparait des vagues nouvelles reçues de cette Europe qu'elle avait tant haïe et qui maintenant prenait des airs de paradis perdu, pour créer des scénettes comiques, poétiques, de satires politiques. Cocoloco en Eltsine [?] était particulièrement convaincant de folie douce qu'elle interprétait devant des indiens médusés, mais pas hostiles, et chaque soir qui la rapprochait du retour, la rapprochait, dans son demi-délire, d'une rentrée triomphale où Cocoloco et elle deviendraient les rois de la télévision. Trop épuisée pour prendre des notes, elle enregistrerait dans sa tête les détails des sketches, les répliques étincelantes. Oui ! Là, maintenant, elle avait un trou, mais elle retrouverait facilement, elle en était sûr. Et les façons de faire bouger Cocoloco sur sa main qui seraient si amusantes en gros plan. Et puis Cocoloco mourrait d'une maladie des perroquets. Et quand elle rentra en France, elle s'aperçut qu'elle avait tout oublié.

Tu vois Cocoloco, on aurait pu faire un joli numéro nous aussi. Toi, toi t'aurais parlé, juste après moi. Pouf ! Et t'aurais raconté des choses... des choses aussi intéressantes que ce qu'on raconte. Tu es joli Cocoloco. On en aurait fait un succès terrible, toi et moi en Amérique. Tu es trop mignon Cocoloco. Est-ce que toi aussi tu oublies des choses ? Est-ce que ça t'arrive d'oublier des choses ? Est-ce que toi aussi, le petit ange, d'une petite tape, efface le souvenir de tout ? Est-ce que toi aussi tu hésites... entre le souvenir et l'oubli... entre le souvenir et l'oubli ? Cocoloco parle ! Cocoloco. Cocoloco. Cocoloco, toi aussi, tu as tout oublié ? Cocoloco ? Toi aussi, tu ne veux plus parler ? Cocoloco, petit ange a tout effacé... toi aussi... Cocoloco, tu te souviens juste de ton nom.

[Extrait de *Let There Be Light* de John Huston (1944) / sous titre français très parcellaires :

Voix off : Cet homme ne se souvient même plus de son nom... L'explosion d'un obus à Okinawa a effacé sa mémoire... Sa conscience a rejeté l'épisode et avec lui, tout son passé. Par hypnose, un psychiatre tente de le lui faire retrouver.

Psy : Retour à Okinawa maintenant... Vous pouvez parler... Vous pouvez vous souvenir. De tout. Que voyez-vous ? Parlez.

Soldat : Je suis dans une zone de tir... On se fait pilonner...

Psy : D'où ça vient ?

Soldat : Les Japs... Leur tir se rapproche... Un garde est touché... On l'emmène. On ne sait pas d'où ça vient...

Psy : Continuez !... Maintenant vous pouvez me dire.

Soldat : L'explosion.

Psy : Maintenant vous vous en souvenez. Continuez.

Soldat : On me porte. On me met sur un brancard. Des obus partout...

Psy : Vous les entendez ? Vous les voyez ? Où vous emmène-t-on ?

Soldat : A un camion...

Psy : Pourquoi vous avez peur ?

Soldat : Je n'en peux plus.

Psy : Vous voulez oublier ? Mais vous allez vous souvenir. Maintenant c'est fini. Vous êtes ici, loin d'Okinawa. Vous vous rappelez qui vous êtes. Qui êtes vous ?]

CM : Ce film n'a pas été montré pendant 35 ans. Une vision de la guerre démoralisante dit la censure militaire. La vision moralisante, c'était John Wayne dans *Les sables d'Iwojima* montré en pleine guerre, lui, avec quelques fois des retombées, quand le héros en personne va le présenter en tenue de cow-boy dans un hôpital de l'armée, il dû d'enfuir sous les huées. Un épisode entre autre de cette guerre des images qui un jour finirait par se confondre avec la guerre elle-même et qui a commencé là, à Iwojima justement, avec cette scène légendaire... ou à Bornéo, avec cette autre scène légendaire, chacune de ces images ayant, à son tour, son histoire.

CB : Tiens ! Je sais enfin d'où il vient Gustave. C'est toi qui m'avait appris qu'on l'appelait Gustave. Je l'avais vu 100 fois bien sûr. Personne n'avait filmé de si près un type en train de brûler vivant. Un cadeau pour les documentaires de guerre. De vrais soldats inconnus, en kit, transportant sa propre flamme. Du coup, on l'avait baladé sur presque tous les théâtre d'opération, comme les artistes en tournée, dans son numéro unique au monde : Gustave aux Philippines, Gustave à Okinawa. Je l'ai même vu dans un film sur le Vietnam. Vingt ans après il brûlait encore. A force de visionner les bandes d'actualité, je l'ai vu naître Gustave. Filmé à Bornéo par des Australiens. Le plus intéressant, c'est qu'à la fin du plan d'origine, on voit qu'il n'est pas encore mort. Il se relève. Probablement pas très frais, mais on peut penser qu'il a encore une petite chance de s'en tirer, comme la petite napalmée de Saïgon. Cette fin de plan a été coupée dans tous les documentaires. Quand on est destiné à devenir un symbole, on ne va pas s'en tirer comme ça. Il témoigne contre la guerre. Vous n'allez pas affaiblir son témoignage en chipotant sur quelques images. La vérité ! Quelle vérité ? La vérité, c'est que la plupart ne se sont pas relevés à la fin. Alors qu'est-ce qu'il aurait besoin de se faire remarquer celui-là ? La morale de l'image. Et le napalm, c'est moral ? Ou alors vous êtes pour le napalm. Il faut choisir son camp, camarade.

Le soldat Ira Hayes avait choisi son camp. C'était un marine, comme tous les marines, courageux, discipliné. Quand on lui a demandé, avec cinq autres copains, de refaire la photo, en posant, il n'a pas discuté. C'était pour la bonne cause. Ceux qui avaient vraiment planté le drapeau en pleine bataille n'étaient plus là. On en a pris six autres au hasard. Ce n'était pourtant pas grand chose, une toute petite mise en scène. On en verrait bien d'autres. Et vraiment, la photo authentique était trop moche. Hayes ne s'en est jamais remis. Il n'avait rien à se reprocher. Il s'était battu aussi bravement que les autres. Mais on lui avait demandé un mensonge et c'était un coeur simple. Il ne pouvait pas vivre avec le mensonge. Pas question de dire la vérité, l'honneur du corps était en jeu. Alors il a sombré dans l'alcool et il est mort dans la misère. La photo est devenue une des icônes de notre temps. On l'utilisait même encore à Sarajevo en 1994. Mais ce n'était plus du tout pour la gloire du Marine Corps.

CM : L'armée aurait bien recommencé le coup du drapeau à Okinawa, mais le services de relations publiques du Marine Corps était imbattable. Et Okinawa ne se prêtait pas aux grands symboles simplificateurs. Le petit musée de Mabuni explique bien, à sa façon, le vrai chaos de la guerre, ce qui la rend si peu représentable, si peu présentable. Mais il lui manque ce qui manque à tous les livres, à tous les films : l'odeur du champ de bataille. Tant qu'il n'y aura

pas de cinéma olfactif comme il y a un cinéma parlant, il n'y aura pas de films de guerre. Ce qui est d'ailleurs prudent, car je vous jure bien qu'à ce moment là, il n'y aurait plus de spectateurs.

NO [interview, sous-titres en français] : Je me souviens d'abord de la peur. Et puis du sentiment d'être garrotté par ce Japon qui faisait la guerre. Voilà pourquoi je peux dire, en tant que cinéaste, que les films de guerre japonais sont tous nuls. Ils ne parlent que du côté japonais, des souffrances des Japonais, de leur courage. C'est insensé ! Ils ne montrent jamais l'adversaire.

CM : Une fois de plus, Oshima indiquait la voie. Laura allait travailler sur cette représentation de l'adversaire par chaque camp. Ça n'était pas toujours gai.

[Titrage :

« Le seul bon Jap est un Jap mort » (bandeau défilant en bas de l'écran, plus voix off en anglais)

« La guerre sera encore longue contre ces hommes-singes... » (idem)

« Nous réduire à leur niveau de singes... »

« Quels animaux sont les Japonais »]

SK [interview, sous-titres en français] : On nous enseignait que les Américains et les Anglais étaient pires que des animaux cruels, des bêtes démoniaques. S'ils nous capturaient, ils nous couperaient nez et oreilles, et nous trancheraient les doigts. Leurs tanks feraient de nous des tapis. Les femmes seraient violées et nous mourrions tous dans les pires souffrances. Nous étions si endoctrinés qu'il nous semblait préférable de donner la mort nous-mêmes à nos proches, ceux que nous aimions, plutôt que de les laisser à l'ennemi. Mourir en étant aimés serait donc leur ultime consolation. Animé de cette pensée, déchiré de sanglots, j'ai donné la mort à ma mère.

CB : C'est là que je l'ai identifié. Kinjo, l'enfant des îles Karama.

SK [interview, sous-titres en français] : Il y avait là un homme que je connaissais, un notable du village. Il cassait un petit arbre qui poussait là. Me demandant ce qu'il faisait, je l'observais soigneusement quand je l'ai vu soudain saisir le bâton des deux mains et le transformer en arme comme s'il était devenu fou. Armé de ce petit bout de bois... il s'est mis à frapper à mort son épouse bien-aimée qu'il acheva de ses propres mains. Cette scène nous avait terrifiés, mais, par un effet de télépathie, nous avons compris que nous aussi, nous devons en faire autant. D'autres ont donc entrepris de tuer leurs êtres chers. Ils ont commencé par les enfants en bas âge, les malades, les vieillards, ceux qui ne pouvaient se tuer seuls. Ils les ont tués par amour. Les maris tuaient leur femme, les parents leurs enfants chéris, les frères leurs soeurs... C'est parce qu'on les aimait qu'on les tuait. Ces suicides collectifs furent donc un véritable carnage. Le fleuve charriait les cadavres en si grand nombre qu'il devint un fleuve de sang. Quant à ma famille, avec mon frère, de deux ans plus âgé que moi, nous avons entrepris de tuer notre mère, elle qui nous avait donné la vie. C'était la première fois que je portais la main sur elle. Je sanglotais de détresse. Mon père est parti mourir seul. Nous avons ainsi tué nos jeunes frères et soeurs.

CM : Ensuite, il comptait trouver une mort glorieuse en avançant sur les lignes ennemies, il se retrouva prisonnier avec des membres de cette armée qui lui avait dit que c'était un déshonneur. Les suicides collectifs devaient se répéter tout au long de l'avancée américaine, ajoutés aux exécutions sommaire de l'armée japonaise et aux victimes de la bataille elle-même, ils portent le nombre des morts civils d'Okinawa à 150'000 mille, le tiers de la population. Aucun autre groupe humain n'a connu ça à part les déportés. Un Européen

survivant à des choses pareilles aurait peut-être cherché un recours dans le bouddhisme, Kinjo San l'a trouvé dans le christianisme. Il s'est fait pasteur. Il offre aux autres le poids de sa propre mémoire pour les aider à déchiffrer la leur. Il se bat pour que le Japon reconnaisse ses crimes de guerre, pour que les suicides collectifs ne soient pas passés sous silence dans les manuels scolaires ou présentés comme des crises de folie spontanées. Il réclame ce dont les nations et les hommes sont le plus incapable : regarder leur mémoire en face et demander pardon.

SK [interview, sous-titres en français] : La Bible nous enseigne : lorsqu'on confesse les fautes que l'on a commises, lorsqu'on s'en repent, tout le poids de ce passé peut être aboli. C'est une approche constructive. Mais dans la mentalité japonaise, selon l'approche japonaise, quand on a commis une faute, cette faute reste votre fardeau à jamais. Voilà comment j'ai rejeté cette éducation erronée qui ne faisait aucun cas de la vie humaine. Ma mission serait désormais de proclamer la valeur inestimable de la vie humaine. Animé de cette motivation, j'ai donc décidé de servir la religion chrétienne.

CM : Après la retraite de Shuri, le général Buckner avait envoyé à Ushijima, dans son bastion de la côte sud, un message l'invitant à une capitulation honorable. La seule réaction des généraux japonais fut un immense éclat de rire. Est-ce rire porté par le vent des dieux qui vint inspirer un artilleur sur la ligne de front ? Sans le savoir, il visa l'endroit précis où Buckner inspectait le terrain et Simon Bolivar Buckner, seul officier général de l'armée américaine à être tombé au combat, faute d'avoir convaincu ses adversaires de se rendre, les précéda de quelques jours dans la mort. On dit que Ushijima prononça une prière à la mémoire de Buckner, après quoi, lui et Cho se préparèrent pour la scène finale, la seule qu'il pouvait concevoir.

CB : Il ne sait pas comment *hara-kiri*. Ca, je l'aurais parié.

KT [interview] : *Seppuku*, ce n'est pas du tout au sens européen du terme, le suicide. C'est pas le suicide. C'est l'acte de se donner la mort. C'est l'acte de vivre la plus grande douleur jusqu'à la fin de la vie. C'est ça le *seppuku*. Donc, d'une certaine façon, pour pouvoir effectuer le *seppuku*, il faut être en très bonne santé et il faut être très équilibré, faut avoir beaucoup d'énergie pour pouvoir se donner la mort. Il ne suffit pas d'appuyer sur une gâchette. Il ne suffit pas d'avalier des cachets. Il ne suffit pas faire un pas devant le vide. C'est de se toucher jusqu'au dernier moment avec son énergie de la vie.

CM : Comment faut-il interpréter la piété qui accompagne les tombes de Mabuni Hill ? Difficile de croire que ces gens paisibles, ces jeunes filles nées trente ans plus tard, sont tous des nostalgiques de l'Empire. Faut-il penser que le sacrifice efface tout ?

KT [interview] : Dès qu'on évoque ce qui était là, quelque chose de très profond ressurgit en nous-mêmes et c'est beaucoup de gens qui en allant spontanément, qui rassemblent les mains et qui prient. Moi-même, sachant, apprenant [que] c'est un lieu qui était ainsi, spontanément je mettrai de l'encens et je prierai. Je n'ai pas besoin de savoir plus.

CM : On se demande ce qu'un général ultranationaliste peut bien avoir dans la tête quand il est sur le point d'offrir sa vie à l'Empereur. Grâce aux mémoires d'Yahara, on le sait. La dernière chose que Cho lui a dite, c'est : « Tu te souviens de ce beau film qu'on a vu à Saïgon en 1941 ? » Ce film s'appelait *Le Danube bleu*. On y voyait des tziganes de cinéma et la

musique qu'entendait Cho au moment de s'ouvrir le ventre en contemplant cet horizon pour la dernière fois, c'était *Les yeux noirs*.

LOG IN / NOV 27

CB : Est-ce que je deviens folle ? Il y a eu la période où je te voyais partout, où je te reconnaissais de loin dans la rue, la période où je retournais dans tous les endroits que nous aimions, le Jardin des Plantes, la ferme du Bois de Boulogne, cet angle du quai sous le Golden Gate où Kim Novak manque de se noyer, dans *Vertigo*. Je voyais quelqu'un de dos. Il regardait les perroquets. Il était attablé entouré de chèvres. Il était accoudé à la balustrade. C'était toi. Je m'approchais. Quelqu'un se retournait qui n'était pas toi. Je comprenais pas comment il avait pu si vite prendre ta place. J'avais dû être distraite un moment... un tout petit moment. Et là, ça va recommencer sur le réseau. Quelqu'un m'appelle. Je comprends que c'est toi à des petits signes de reconnaissance. Un mot qui n'a de sens que pour toi et pour moi. Je l'interroge un peu. Il se dérobe. Ça a plus l'air d'être toi. Et puis encore un signe. Est-ce que tu joues ou est-ce que tu te moques de moi ? Un jour, c'est une femme qui à l'air d'en savoir trop, qui à l'air d'en savoir long sur toi, sur moi, sur le jeu, sur tout. Nous correspondons dans la galerie des masques. Je lui demande de montrer le sien et sur l'écran, je vois ça [portrait de CM]

« Accès refusé »

CM : La fin de la bataille, on peut la lire dans les hauts fonds d'Okinawa où, Oshima, toujours lui, fidèle arpenteur de la mémoire, a filmé les cimetières sous-marins. Avec Okinawa, les Japonais jouent à leur *suteishi*, leur pièce sacrifiée. L'idée est qu'on fera payer si cher aux Américains la prise du dernier archipel qu'ils reculeront devant le carnage d'un débarquement sur l'île principale et qu'une négociation de paix sera possible. La réalité : c'est un argument décisif pour les partisans de la bombe atomique. Sans la résistance d'Okinawa, il n'y aurait pas eu Hiroshima et toute l'histoire du siècle aurait été différente. Ce qui veut dire que jusque dans leurs détails, nos vies ont été façonnées par ce qui s'est passé là, sur cette petite île, entre le moment où Kinjo a tué ses parents et celui où le général Ushijima s'est donné la mort.

Laura avait compris que le jeu ne servirait jamais à refaire l'Histoire. Il se contenterait de la répéter en boucle, avec une obstination méritoire et probablement inutile. Mémoriser le passé pour ne pas le revivre était une illusion du XX^e siècle. Elle en parlait maintenant avec détachement, comme si elle avait atteint une limite. Au-delà, le jeu ne lui appartenait plus, ni l'Histoire. J'ai su qu'elle passait des nuits dans la conversation avec les masques. Je lui demandais ce qu'elle cherchait. Elle répondait : « Level Five, bien sûr ! », sur un ton qui me faisait croire qu'elle allait mieux, que pour elle au moins, la guerre était finie. Et bien sûr, je me trompais.

LOG IN / NOV 29

CB : Hier soir, dialogue amusant avec un masque. Je l'avais écouté parce que c'était un masque de chouette harfang, et déjà, connaître l'existence des chouettes harfang de nos jours, c'est une preuve de culture. Très vite décevant, comme d'habitude. Quand il a essayé de me donner rendez-vous, je l'ai cloué. Je lui ai dit : « Songe un peu à tout le temps que nous avons économisé en cinq minutes. Six mois de passion, deux ans de jalousie, quatre ans de trahison et de tromperie, huit ans de malentendu, un printemps de réconciliation, un été de dispute, un automne de rupture, un hiver de désespoir. Fais le compte ! Salut ! Et merci pour tout ce temps gagné. » Il a rien trouvé à me répondre. Et toi, est-ce que je dois te dire merci ? Tout ce

que j'énumérais pour faire la brillante, est-ce que le temps nous le gardait en réserve ? Est-ce que je me vois dans dix ans, séparée de toi, apprenant dans le journal ta mort, en sentant une impression de déjà-vu, de déjà perdu, l'écho très lointain de quelque chose que je ne connais pas, ton absence d'aujourd'hui que bien sûr je n'aurais jamais connue, mais que quelque chose en moi pourrait nommer, comme si un programmeur avait tout prévu, ce qui est arrivé et ce qui aurait pu arriver ? Ce vide agaçant quand on recherche un mot qui nous échappe, je l'avais sur le bout de la langue. J'aurais eu ta mort sur le bout de la mémoire. J'aurais pensé, il y a eu un temps où. Mais depuis, il y avait eu un autre temps, celui de la liste, celui des mensonges et de la jalousie, et ce temps là aurait assourdi notre temps. Il aurait assourdi l'écho de notre propre vie. Et tout se serait passé comme à travers un mur. Ça aurait été à peine audible, comme les sauveteurs qui cherchent à travers des murs effondrés et qui arrivent toujours trop tard. Et à toi, qu'est-ce qui serait resté ? Un jour, mon image aurait commencé à ce brouiller. Tu te serais aperçu que les bribes de mots, de vie qui occupaient ta pensée et ton souvenir ne raccordaient plus qu'avec une image floue. Toi, est-ce que je dois te dire merci ? Merci de m'avoir fait ce cadeau. Une vie dans laquelle rien de médiocre n'a eu le temps de se glisser, ni le mensonge ni la cruauté. Une vie trop brève pour que même les petits démons du quotidien qui cherchent toujours à se mêler de la vie des autres n'aient pas le temps d'arriver. Ce serait... Ce serait heurter une porte close, fermée pour cause de décès. Qu'est-ce qu'ils ont dû être vexés ? Rien pour eux dans le testament. Une vie et un corps intacts sur lequel je n'aurai pas eu le temps de lire le premier signe du désamour, de l'abandon, du renoncement. Le vrai conte de fée, celui où l'un des deux s'endort et ne change plus. Il n'y a pas de plus beau cadeau au monde. Dois-je te remercier ? Je te remercie. Merci ! Merc !...

CM : Je n'ai jamais revu Laura. Quand je suis retourné à l'atelier, tout semblait normal. Mes machines étaient allumées. On aurait dit qu'elle venait de quitter la pièce. Mon économiseur d'écran, le chat fidèle faisait sa tournée, le programme était resté ouvert sur la page « Corriedo de Beluel ». Machinalement, j'ai tapé son nom sur le clavier « I don't know how to Laura ». Non, ça non plus, il ne savait pas.

[générique de fin]